

# Lacan Quotidien



N° 881 – Samedi 18 avril 2020 – 18 h 46 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## *Hic et nunc*

EN AVANT

**Modalités de la présence** par Florencia F.C. Shanahan

**La psychanalyse au temps du coronavirus** par Antonio Di Ciaccia

**Confinement et rencontre de l'analyste** par Fabian Cheret



## **Modalités de la présence**

**par Florencia F.C. Shanahan**

Plutôt que comme un puzzle, je conçois une analyse comme une mosaïque, faite non pas de pièces préexistantes qui auraient une place prédéterminée et dont l'arrangement composerait une bonne forme toute, mais de morceaux et d'éclats, tessères que l'on continue à découvrir, à redécouper, à accepter de l'Autre dans le transfert ou à rejeter, afin de composer un tableau qui n'est jamais complet, même quand il est achevé.

Ainsi, je tenterai d'avancer un certain nombre de choses qui pourront, à l'occasion, sembler contradictoires. Elles ne résolvent aucune question générale. Elles ne se prêtent pas davantage, je crois, à la moindre déduction. Ce sont de petits fragments qui émergent dans le moment d'élaboration où je me trouve. Ils prendront leur place dans la mosaïque dont la création se poursuit après la passe.

Mon premier analyste ne m'a jamais demandé mes coordonnées, ni postales ni téléphoniques. J'ai souvent fantasmé que je disparaissais : qu'il serait dans l'impossibilité de prendre contact avec moi et ne saurait comment me retrouver ; qu'il se demanderait si j'étais morte. Pendant plus de huit ans, je me suis rendue religieusement à mes séances, à heure fixe. À trois rues de chez moi. Quarante-cinq minutes chacune. Ce setting ritualisé nourrissait mon surmoi, déjà trop exigeant, et mortifiait mon corps. L'immobilité et le mutisme de l'analyste me laissaient souvent à la merci du silence de la pulsion, dont je me faisais partenaire. C'est là que j'appris que le sens ne se nourrit pas seulement de mots.

L'analyste qui m'a permis d'en sortir et de trouver une fin logique à l'expérience de l'inconscient, dont je suis le sujet, était toujours en mouvement. Lui aussi parlait très peu. Mais il bougeait sans arrêt son corps. Découpant frénétiquement des morceaux de papier avec des ciseaux pointus, frappant bruyamment sur le clavier de son ordinateur. Il répondait au téléphone pendant les séances, de temps en temps il marmonnait. C'est là que j'appris que le silence n'est pas de l'Autre.

Serais-je encore de ce monde s'il n'avait pas accueilli tous les jours mes appels téléphoniques quand ma mère et mon frère sont morts brutalement ? Je ne sais pas.

Aurais-je pu aller à la rencontre du vrai trou s'il ne m'avait pas accueillie quotidiennement sur Skype, le regard ferme sur l'écran, pendant ce mois et plus au cours duquel je traversais l'angoisse la plus extrême, au moment de la destitution subjective qui ouvrit la voie vers la fin ? Je ne crois pas.

En revanche, je suis convaincue que mon analyse n'aurait pu aller à son terme si elle avait été "virtuelle". Tout particulièrement, quand la poussée vers la sortie émergea du moment où j'oubliai mon briquet sur le divan. Il ne fait aucun doute que ceci n'aurait pu arriver au cours d'une séance au téléphone ou d'un rendez-vous vidéo. Ce petit objet laissé en arrière marque l'urgence qui me fit prendre le premier avion pour revenir chez l'analyste, ouvrant la voie à la dernière séance (1).

La voix comme objet, telle qu'elle fut mise en jeu dans mon analyse – que ce soit dans son extraction ou dans son incorporation – n'est en aucun cas la voix qui sert à la communication. J'essaierai d'avancer sur ce point dans un prochain texte.

Sans aucun doute, la pratique en ligne ou au téléphone existe. C'est un fait. Quel statut lui donner ? Les questions que cela soulève concernent la psychanalyse en tant que telle, et pas seulement ce à quoi nous sommes confrontés dans les circonstances actuelles.

Je pense que l'enjeu est avant tout de trouver des positions d'énonciation allant dans le sens de ce que Lacan a appelé le bien-dire, et de contrer les positions que les névroses sont toujours prêtes à alimenter : chercher des explications à ce qu'on fait ou à ce qu'on ne fait pas ; tenter d'obtenir l'approbation de l'Autre pour ce qu'on a fait ou pas ; faire entrer à tout prix les petites chevilles dans les petits trous afin d'adapter le réel à la réalité ...

Il s'agit de ne pas se précipiter pour dire trop vite ce que la psychanalyse est ou n'est pas, en ignorant l'implication d'un désir singulier au fondement de chaque acte, qui, en tant que tel, ne présente aucune garantie. Il s'agit de ne pas s'appuyer sur la tradition, sur les signifiants gelés sortant de la bouche d'une autorité ou sur le savoir mort de ce qui a déjà été dit – en entretenant l'illusion de protéger la psychanalyse d'une dégradation fantasmée.

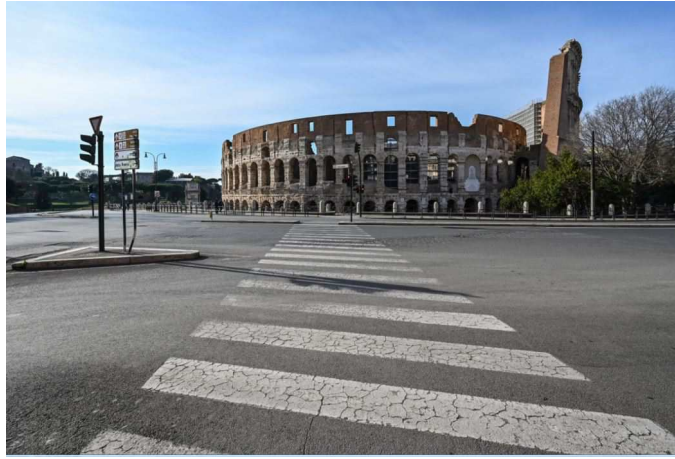
Quand on en vient à justifier sa propre pratique comme moyen d'existence (2), ou pour assurer sa permanence sur le marché, tel un objet de plus offert à la consommation, alors le problème est évidemment différent. Et il concerne la formation de l'analyste.

*Traduction de Dominique Chauvin, relue par Pierre-Gilles Gueguen. Texte d'abord paru en anglais dans Lacan Review Online ici : <http://www.thelacanianreviews.com/modes-of-presence/>*

1. En espagnol et en anglais, je l'ai écrit *s/cession*, à la fois "séance" et "cession".

2. Question posée par Jacques Lacan dans son dernier texte écrit. Cf. Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

---



## La psychanalyse au temps du coronavirus

par Antonio Di Ciaccia

*Extrait de l'entretien mené par Francesco Bollorino pour psychiatryonline.it.*

*Francesco Bollorino – Quel changement en psychanalyse au temps du coronavirus ?*

**Antonio Di Ciaccia** – La question est à envisager au niveau éthique par rapport à ce que Lacan appelle le discours de l'analyste. Dans une situation de ce type, la ligne de séparation entre psychothérapie et psychanalyse apparaît nettement. L'art de la psychothérapie consiste à écouter la parole de celui qui souffre, à savoir répondre avec une parole qui puisse désangoisser et tenter de symboliser le trauma. L'instrument est la parole, la parole qui demande et la parole qui sait répondre.

À l'occasion, on peut trouver aussi cela dans l'expérience analytique, mais la psychanalyse vise autre chose : une mise en logique de ce qui cause cette jouissance (ainsi que l'a appelée Freud) logée dans le symptôme et qui fait souffrir. Pour cette opération, le psychanalyste, au-delà de savoir répondre, se trouve incarner la présence réelle de l'objet qui sert à l'analysant pour que l'inconscient dise ses raisons – raisons qui sont à la base de la répétition du symptôme.

Dans la situation actuelle, chaque analyste, un par un, devra se régler non pas sur des standards, mais sur les principes éthiques qui permettent que l'opération analytique puisse avoir sa continuité logique. Et il pourra prendre la mesure de ses effets, cas par cas.

*– Qu'apportent les patients en séance?*

Ils apportent ce qui les inquiète. Et ce qui les inquiète est, comme toujours, inséré dans le cadre de leur fantasme. Ceci vaut aussi dans l'urgence que nous vivons actuellement. Une question centrale concerne l'analyste : en ce moment tragique, il doit pouvoir cerner ce qui inquiète l'analysant, le cerner au-delà de son propre fantasme, pour ne pas prendre les vessies pour des lanternes – expression qui synthétise la critique adressée par Lacan aux tenants du contretransfert. En d'autres termes, le psy est-il avant tout capable de faire face à sa propre angoisse ? Étant donné que – pour paraphraser la célèbre phrase « le désir de l'homme est le désir de l'Autre » (1) –, l'angoisse de l'homme est l'angoisse de l'Autre.

– *Cela ressemble à un film de science-fiction, mais en réalité nous ne sommes pas préparés pour cette urgence. Qu'en pensez-vous ?*

Nous ne sommes jamais préparés pour le trauma. Le trauma est ce qui nous tombe dessus et à quoi, précisément, nous ne sommes pas du tout prêts. Certes, certains scientifiques nous avaient avertis à plusieurs reprises, mais la situation était *impensable*.

– *Que pourrait nous laisser de positif cette urgence que, bon gré mal gré, nous sommes contraints à vivre ?*

Cette expérience peut nous rappeler que la mort est un moment important de la vie.

J'oserais espérer que du point de vue politique également, au niveau national, européen et mondial, quelque chose puisse changer. Mais dans le fond, je n'y crois pas. À moins que l'on ne comprenne que notre planète est infectée par nous, les hommes, et qu'il est temps de changer de registre.

– *La peste de 1300 nous a donné le Decameron. Que pourrait produire de positif cette guerre contre le coronavirus ?*

Il y aura probablement des œuvres d'art et de pensée qui sortiront de l'actuelle conjoncture. Je m'y attache ces jours-ci, même s'il s'agit d'une œuvre dont je ne suis que l'instrument, en tant que traducteur, en corrigeant pour Einaudi les épreuves du *Séminaire XIX* de Lacan qui porte le titre : *...ou pire*. Un texte merveilleux, mais sacrément difficile à étudier en détail. Lacan y parle du *non-rapport* structurel entre l'homme et la femme. Et ceci en tenant compte du fait que, pour reprendre les mots de Lacan : « Un homme et une femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non. Ils peuvent comme tels s'entendre crier » (2), toutefois cela ne les empêche pas de faire l'amour et même de s'aimer, à une condition, que Lacan formule ainsi dans son *Discours aux Catholiques* : « Ai-je seulement réussi à faire passer en votre esprit les chaînes de cette topologie qui met au cœur de chacun de nous cette place béante d'où le rien nous interroge sur notre sexe et sur notre existence ? C'est là la place où nous avons à aimer le prochain comme nous-mêmes, parce qu'en lui cette place est la même » (3).

– *Comment vivez-vous cette bourrasque personnellement et en tant qu'analyste ?*

Je traduis Lacan, dont je me souviens encore de la voix.

En ce qui concerne ma fonction d'analyste, je peux dire que ceux qui se sont adressés à moi savent qu'ils me trouvent présent quoique à distance. Je dois pourtant dire que, davantage que pour eux-mêmes, souvent ils sont préoccupés pour moi. Je ne pense pas que ce soit uniquement parce que j'ai l'âge le plus indiqué pour le coronavirus, mais parce le transfert se caractérise de ce que, quand l'Autre pourrait venir à manquer, le sujet s'accroche encore davantage. Le sujet lâchera-t-il prise ? Il le fera quand l'opération analytique arrivera à son terme, ce qui réduit l'analyste à un pur déchet. En laissant éventuellement une tonalité d'amour ou de haine, mais, s'il y a eu analyse, jamais d'indifférence.

*Texte complet en langue originale à retrouver sur [www.psychiatryonline.it](http://www.psychiatryonline.it)*

1. Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris Seuil, 1966, p. 628.

2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (1971), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 145.

3. Lacan J., *Le triomphe de la religion*, précédé de *Discours aux catholiques*, Paris, Seuil, 2005, p. 41.



## Confinement et rencontre de l'analyste

par Fabian Cheret

« Quand quelqu'un vient me voir dans mon cabinet pour la première fois, et que je scande notre entrée dans l'affaire de quelques entretiens préliminaires, ce qui est important, c'est la confrontation de corps. C'est justement parce que ça part de cette rencontre de corps qu'il n'en sera plus question à partir du moment où on entre dans le discours analytique. Mais il reste qu'au niveau où fonctionne le discours qui n'est pas le discours analytique, la question se pose de comment ce discours a réussi à attraper des corps. »

Jacques Lacan, *Le Séminaire XIX, ...ou pire.*

Le confinement est un choix politique spécifique qui, dans le cas du COVID-19, tend à empêcher un débordement des services hospitaliers selon les équilibres budgétaires définis et réduits depuis un temps par le pouvoir en place (1). La santé n'est pas le seul domaine pour lequel les politiques actuelles veulent un maintien ou une augmentation des services avec une rationalisation des moyens, parfois au prix de sacrifices portant sur les individus, souvent les plus vulnérables. Ces politiques justifient leurs décisions à partir d'analyses statistiques toujours plus pointues, orientées par un souci d'économie. Mon travail de fonctionnaire, qui concerne une importante réforme de l'enseignement en Belgique (2), a ce souci d'économie comme fondement. Pourtant, les projets que je coordonne sont ceux qui concernent les élèves qui subissent le plus les inégalités sociales et ont le plus besoin de l'école, d'un encadrement professoral et éducatif solide pour s'émanciper.

Décidées au niveau européen, voire au niveau mondial, d'autres orientations, corrigeant des choix économique-politiques antérieurs, auraient été possibles. La crise COVID-19 n'invite-t-elle d'ailleurs pas à se préparer à pouvoir procéder différemment ?

Augmenter rapidement les moyens hospitaliers et sanitaires afin de préserver quelque vie sociale et une circulation raisonnable des individus, peut-être légitimer le développement d'une immunité collective tout en traitant les personnes atteintes et en donnant des conditions de fin de vie honorables à ceux pour qui il est trop tard, et certainement mobiliser les moyens pour accélérer la découverte d'un vaccin, seule « issue véritable » (3). Bien évidemment, à une époque où nous traversons régulièrement les frontières, cette politique ne pouvait être menée par un seul pays.

Dans l'enseignement aussi, il y aurait moyen d'allier souci social et amélioration du système, puisque ce qui est reproché à notre école est précisément de ne pas donner les mêmes chances de formation à tous, quels que soient leurs contextes familiaux et socioéconomiques (4). Mes rencontres avec de nombreux « jeunes » et adultes, en tant que professeur, directeur d'une école professionnelle, psychologue en cabinet et en prison, m'ont convaincu que l'école ne pourra être plus efficiente que si elle permet à chacun de mobiliser son désir d'apprendre, ce qui ne pourra pas se faire en réduisant les effectifs d'encadrement.

En Belgique, face au COVID-19, manifestement sous l'impulsion des contraintes posées par Emmanuel Macron pour la France, le bruit d'un confinement a commencé à se répandre le 16 mars dès les premières lueurs du jour. L'émotion submergeait plusieurs personnes. Des positions se radicalisaient. Certains se montraient solidaires ; d'autres se sont enfermés dans la peur, voire dans des pensées paranoïaques, se repliant sur eux-mêmes, les prémisses de ruptures de liens essentiels précipitant un isolement morbide.

Vivant à Liège, travaillant à Bruxelles et voyageant à Paris pour mon analyse, la question de mes possibilités de choix personnels par rapport à cette injonction de confinement m'a très vite traversé. Des entretiens « en ligne » pouvaient-ils être une solution ? Qu'en serait-il pour les patients en milieu pénitentiaire ? Et pour les enfants et les adolescents ? En particulier, comment faire avec un enfant très jeune, un adolescent « en rupture » avec les adultes qui l'entourent ou avec ceux qui « simplement » ne disposent pas de la technologie ou de l'espace nécessaires pour se connecter dans une certaine intimité ?

Pour mon analyse, l'analyste me devança en m'appelant ce 16 mars pour me signaler que nous devons attendre avant de nous revoir. L'usage que je peux faire de moi-même m'aurait incité à continuer mes séances si le choix m'avait été donné, alors qu'en l'état de mon « chemin », « l'expérience d'être dans la parole » et la « répétition inconsolable » (5) peuvent attendre la fin du confinement... Soulignons que par sa décision, qui vaut sans doute pour tous ses patients, mais qui a été énoncée en un échange singulier, l'analyste permit qu'un « *care* » particulier agisse pour moi – elle m'a incité à formaliser les limites que je suis d'accord de donner à l'usage que je fais de moi en ces temps de « guerre », notamment du point de vue professionnel ; cet écrit en relève. Ces quelques mots dits par l'analyste pour suspendre mes séances n'auraient sans doute pas eu l'effet souligné s'ils ne se soutenaient pas de ce qui s'est noué et dit lors de nos rencontres antérieures dans son cabinet, en chair et en os.

À une époque où les neurosciences tendent à laisser croire qu'en deux ou trois entretiens et quelques techniques, l'être humain peut aller mieux, être « éduqué » ou choisir de prendre soin de lui, au temps où le « développement personnel » fait de la reformulation empathique et des renforcements positifs le nœud du bonheur, cette précision me paraît

importante. Pour moi, la parole d'un « thérapeute » ne peut avoir un effet bénéfique que si elle s'appuie sur une relation singulière, qui n'a pu s'établir qu'à travers des rencontres dans la réalité physique. Et cet effet ne passe pas par une parole nécessairement positive, un compliment, ou par l'entendement de ce que j'ai pu dire ou n'ai pas dit en d'autres mots, de ce que l'autre suppose que je ressens.

En tant que psychologue, assez vite après le 16 mars, j'ai affirmé une position : selon mon expérience, il n'y a pas d'analyse, y compris dans sa dimension d'aide « en urgence », de « traitement court », s'il n'y a pas de rencontre dans l'intimité d'une relation impliquant les corps. Une politique qui ne permettrait aux patients de « rencontrer » leur thérapeute ou leur psychanalyste que par vidéo ou téléphone va très certainement engendrer des problèmes conséquents de santé mentale. Évidemment, cette position peut paraître péremptoire et mériterait d'être ponctuée par la singularité de chacun, patient et analyste. Néanmoins, en l'état de ce que le confinement laisse entendre et lire, j'estime que les conséquences négatives de séances uniquement par internet risquent d'être plus sensibles que leurs avantages. N'y a-t-il pas un risque important à laisser penser que nos pulsions pourraient être cernées et traitées dans un monde virtuel où tout se règle en un « clic » ? Comment le « psy » pourra-t-il intervenir face à la clôture impulsive d'un entretien vidéo par un patient – sans présager de ce qui s'ensuivra –, ne pouvant comme dans son cabinet veiller à la manière dont la séance se termine et, en situation difficile, à l'état dans lequel il laisse tel patient rejoindre son quotidien ?

En outre, comme le déclarait Anaëlle Lebovits-Quenehen, « c'est une question éthique et aussi une affaire de goût, mais pour ceux qui s'y prêtent et à qui ça plaît, faire une analyse, ça peut aussi bien être le pied » (6). Par internet, cet « être le pied » ne risque-t-il pas de se réduire à l'onanisme freudien (7) ?

Or, ce 27 mars sur LCI, un psychanalyste soutenait, au travers de sa webcam, la réalisation de séances d'analyse par visioconférence. Pour expliquer son choix, il distinguait la parole publique, échangée avec et au milieu de plusieurs, de la parole privée, dans ce cas exprimée avec le psychanalyste par un moyen numérique direct. Cette intervention me questionna d'autant plus qu'elle faisait écho à une intervention intitulée « L'interprétation en psychanalyse avec Lacan, un art de la surprise », entendue en 2014. Clotilde Leguil déclarait : « La sphère de l'écoute, au XXI<sup>e</sup> siècle, s'est étendue au sens où chaque parole prononcée aujourd'hui peut être répercutée à l'autre bout de la planète par la technologie. Donc, tout le monde écoute tout le monde... La sphère de l'intime est annexée par le monde de la communication perpétuelle. Au sein de cette extension du champ de l'écoute [...], la psychanalyse apparaît comme une pratique de l'écoute qui est d'abord hétérogène en son époque. [...] En psychanalyse, il s'agit d'entendre que ce qui ne peut se dire ailleurs que dans un cabinet d'analyste. [...] C'est une expérience de la parole hors champ, hors public, hors mondialisation. Et, c'est à cette seule condition, qu'une Autre scène [...] peut surgir. En psychanalyse, la demande cède la place au désir car, par-delà toute empathie, (ce sont cette surprise et ce désir) qui permettront (à chacun) de nommer ce qui fait sa marque de fabrique à lui » (8).



Précisons que cet énoncé, entendu et vu par l'intermédiaire d'une vidéo diffusée sur Youtube, a été important pour moi puisqu'il me réconcilia, presque impulsivement, avec la psychanalyse. Mais cette réconciliation et ses effets ne purent avoir lieu que par la rencontre en corps de l'analyste. Ce ne fut que lorsque son écoute, ses mots ou l'absence de mots, son regard et non-regard s'incarnèrent dans le confinement de son cabinet, que j'ai été convaincu d'avoir fait le bon choix en revenant à l'analyse. L'analyste ponctua d'ailleurs ma première séance sur un énoncé qui impliquait mon corps : « même si j'ai tendance à m'occuper et me soucier fortement des autres, je suis venu pour moi, pour mon corps ». À ma grande surprise, cette ponctuation me fit entendre ce que j'avais dit presque de manière habituelle. |

Il fallait une réponse à ma demande qui implique les corps, même si cette réponse était ce qui peut apparaître comme un « simple » silence. C'est probablement un des apports spécifiques de la psychanalyse. La meilleure interprétation est, la plupart du temps, un silence incarné : « Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on la néglige. Or toute parole appelle réponse. Nous montrerons qu'il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur, et que c'est là le cœur de sa fonction dans l'analyse » (9). Et, si « l'inconscient est le discours de l'Autre » (10), « ce qui se manifeste en nous de la vérité de ce langage matériel qui nous traverse » (11), comment une analyse pourrait-elle avoir un effet sans rencontre physique ?

De plus, au-delà des mots, certains actes de l'analyste sont parfois essentiels. Il en a été ainsi, par exemple, lorsqu'elle ponctua ce que j'ai appelé « la galerie des horreurs de mon enfance » non seulement par un simple « oui », mais aussi en verrouillant de l'intérieur la porte de son cabinet sur base d'un vécu intime, lourd, dont je n'avais jamais fait part à personne, pas même à mon premier analyste rencontré pendant presque dix ans ou à tout le moins avec effet. Comment aurait-ce été efficient par internet ?

1. Cf. notamment pour la Belgique, Delruelle E., « Face au coronavirus, le retour de l'Etat social », *Le Soir*, 26 mars 2020 et la lettre ouverte des membres du CHU de Liège, « Madame la Première ministre venez voir la réalité en face dans les tranchées », *Le Soir*, 27 mars 2020.

2. Le Pacte pour un Enseignement d'Excellence.

3. Laurent É., « L'Autre qui n'existe pas et ses comités scientifiques », *Lacan Quotidien*, n° 874, 19 mars 2020.

4. Les derniers travaux d'Esther Duflo en témoignent. Cf. notamment Duflo E., « Il ne faut pas protéger les emplois mais les gens », *L'Obs*, 11 mars 2020, disponible [ici](#).

Abhijit V. Banerjee & Esther Duflo, *Economie utile pour des temps difficiles*, Paris, Seuil, 2020.

5. Miller J.-A., *Los d'une cure*, Paris, Navarin, 2018.

6. « Le mot d'Anaëlle Lebovits-Quenchen », vidéo en préparation du Congrès de l'EuroFédération de Psychanalyse PIPOL 9 « L'inconscient et le cerveau : rien en commun », 22 avril 2019, disponible [ici](#).

7. Freud S., *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France, 11<sup>e</sup> éd., 1999, p. 151.

8. Leguil C., « L'interprétation en psychanalyse avec Lacan, un art de la surprise », journées d'études interdisciplinaires du 30-31 octobre 2014, disponible [ici](#).

9. Lacan J., *Écrits*, Paris, Seuil, p. 147.

10. *Ibid.*, p. 16.

11. Laurent É., « Le corps parlant : L'inconscient et les marques de nos expériences de jouissance », *Lacan Quotidien*, n° 576, 19 avril 2016.

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**